

Entretien avec M. Pierre Michel, président

de la Société Octave Mirbeau

1. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous intéresser à Octave Mirbeau ?

Y a-t-il un épisode particulier qui a marqué votre intérêt pour cet auteur ?

P. M. : J'ai commencé à travailler sur Mirbeau dans le cadre d'une thèse de doctorat en '66. Ce qui m'a attiré chez Mirbeau, c'est que c'était un révolté comme moi ; un révolté contre les injustices, contre les absurdités de la société, contre la famille, contre le capitalisme, contre la bourgeoisie. Donc, il y avait une fraternité spirituelle et un engagement politique volontaire ; je suis toujours engagé, je n'ai jamais été anarchiste, mais je suis toujours un révolté, voilà.

Je cherchais un sujet parmi les écrivains qui étaient engagés, qui étaient des révoltés, qui étaient des marginaux, et c'est Mirbeau que j'ai choisi car aucun universitaire à ma connaissance ne s'était encore intéressé à lui.

2. Pourquoi lire Mirbeau aujourd'hui d'après vous ?

P. M. : Mirbeau, c'est quelqu'un qui apprend à vivre, qui apprend à voir les choses, à voir le monde, à voir les hommes, à voir la société sous un jour nouveau. Le projet littéraire de Mirbeau, c'est de nous obliger à voir les choses autrement qu'on a été conditionné à les voir – ou, plutôt, à ne pas les voir. L'idée de Mirbeau, c'est que l'homme a été crétinisé par la famille, par l'école, l'Église, les médias, la presse, le théâtre, la littérature, les divertissements, l'armée et le travail, jusqu'à ce qu'on transforme un enfant qui était potentiellement génial, un futur Mozart, peut-être, en une larve. Mirbeau compare les hommes de son temps à des larves.

Alors, lire Mirbeau aujourd'hui, c'est prendre conscience que contre nous et les choses, contre nous et la société, il y a des verres déformants qui nous empêchent de voir les choses en face. Or Mirbeau nous oblige précisément à regarder les choses en face, nous oblige à les découvrir sous un jour nouveau. Il crée un choc pédagogique qui est extrêmement nécessaire. Plus les Européens et, davantage encore, les Américains sont crétinisés, plus Mirbeau nous est précieux. Et c'est pourquoi d'ailleurs ceux qui découvrent Mirbeau aujourd'hui en général sont enthousiasmés, parce que justement il découvre autre chose que ce qu'ils sont habitués à voir. Ils sont amenés à se poser des questions, à se dire : est-ce que c'est normal ? Est-ce que c'est naturel ou est-ce que c'est scandaleux ? Mirbeau a fait scandale parce qu'il a fait découvrir à ses lecteurs que beaucoup de choses dans la société étaient scandaleuses.

Il y a une deuxième raison : ceux qui étudient Mirbeau, qui sont des universitaires comme

nous, sont habitués à des distinctions, à des étiquetages littéraires : on découpe par siècles, par école, etc. Or Mirbeau est un écrivain est inclassable, qu'on ne peut pas étiqueter. Mirbeau, c'est un écrivain qui a digéré en quelque sorte toute la culture jusqu'à lui et toute la recherche littéraire à venir au XX^e siècle, il est à la charnière, en quelque sorte, et c'est c'est extraordinaire pour l'histoire littéraire.

3. Avez vous remarqué le retour obsessionnel de quelques détails, gestes, situations, figures dans les trois romans dits autobiographiques ?

P. M. : Chez Mirbeau, il y a des obsessions et des thèmes qui reviennent régulièrement, ainsi que des types de personnages, et cela pas seulement dans les trois romans.

Les pères ont en général un rôle néfaste pour Mirbeau. Dans *Le Calvaire*, il dénonce le coup de pouce que les pères infligent au cerveau de l'enfant. Ils le conditionnent, le déforment, déforment son esprit. Cela est particulièrement vrai pour le père de *Sébastien Roch*, pour le père de Jean Mintié dans *Le Calvaire*, un peu moins vrai dans *L'Abbé Jules*. Le père du narrateur dans *L'Abbé Jules* est un médecin qui est, relativement, un bon père ; il est intelligent et il n'est pas trop autoritaire ou répressif. Et pourtant, même lui, il ne tient pas compte de quantité de choses ; même lui, pour des mobiles d'intérêt, il est prêt à sacrifier son enfant, comme le père de *Sébastien Roch*. Les pères sacrifient toujours les enfants. Alors, l'obsession du père dans *Le Calvaire* renvoie au fait que l'homme est une brute et un homicide ; l'homme, c'est un être primitif, un animal dénaturé, mais qui a gardé de sa nature animale l'instinct du meurtre. L'un des grands thèmes de Mirbeau dans toute son œuvre, c'est la loi du meurtre ; il ne l'a pas inventée, Sade l'a exprimée avant lui, et bien d'autres écrivains, par exemple Joseph de Maistre..

C'est un thème fondamental chez Mirbeau, cette vision tragique de la condition humaine. mais sa vision de la société est aussi tragique. Il y a, donc, à la fois la nature qui pousse l'homme à tuer, et aussi la culture des hommes prétendument civilisés. L'homme est un être de nature qui pourrait se développer naturellement comme les animaux et qui est détourné de sa voie, qui est acculturé, et la société le met dans une boîte. Mirbeau considérait les individus comme des prisonniers, à qui on impose des réflexes conditionnés. Il y a donc bien un malaise dans ce qu'on appelle la "civilisation". L'individu a perdu toute son humanité, toute son intelligence, toute sa sensibilité esthétique ; il a été écrasé, on l'a abîmé. Quant à ceux qui ont conservé quelque chose de l'être humain qu'ils auraient dû être, il y a forcément l'inadaptation, l'inadéquation à la société, et cela entraîne un mal-être qui s'exprime de toutes sortes de façons. Il y a heureusement une façon positive de vivre ce mal-être, qui est la révolte ; et une autre qui est la création artistique : l'artiste transforme ce mal-être, cette inadaptation à la société, en volonté de créer autre chose. La création artistique résulte de cette inadaptation. Malheureusement, il y a très peu de gens qui soient capables d'aller jusqu'à la création artistique, très peu qui soient capables d'aller jusqu'à la révolte. La plupart de ceux qui prennent conscience se contentent d'être mal dans leur peau : c'est la tragédie de l'abbé Jules.

4. Est-ce que la femme est toujours représentée en tant qu'Eve tentatrice, réceptacle de vices et de luxure ? Ou bien y a-t-il des nuances soutenant ces images ?

P. M. : C'est un thème banal au XIX^e siècle que de présenter la femme comme la corruptrice, la tentatrice, la destructrice de l'homme, la femme-piège, la femme réceptacle de tous les vices, etc. Il

y a deux façons d'atténuer ce cliché d'époque. Tout d'abord, la femme chez Mirbeau, surtout dans *Le Calvaire*, est aussi le produit de la société, pas seulement le produit d'une nature. C'est la société qui produit la galanterie et la prostitution ; on ne naît pas prostituée, on le devient ! Pour la femme c'est une façon de se défendre et de faire sa place dans la société que d'utiliser ses charmes pour compenser son infériorité sociale ; c'est une arme, c'est une forme de lutte dans la société patriarcale. Voir, sur ce sujet, *L'Amour de la femme vénale*.

En la femme est aussi porteuse de choses positives ; et ce n'est évidemment pas un hasard si Mirbeau a fait des femmes ses porte-parole dans plusieurs œuvres importantes. Dans *Le Jardin des Supplices*, Clara, qui pourtant est une sadique anglaise, débite des discours de Mirbeau, c'est-à-dire que Mirbeau lui prête ses propres articles ! Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, on retrouve à travers le regard de Célestine, la femme de chambre, des quantités d'analyses de Mirbeau. Et, surtout, dans *Les affaires sont les affaires*, le personnage de Germaine est une femme émancipée intellectuellement et sexuellement, ce qui était extrêmement choquant à l'époque, et fort en avance sur son temps.

Chez Mirbeau, il y a une contradiction permanente entre l'image de la femme, qui résulte de la culture de l'époque et de ses propres souffrances, — dont témoignent certaines œuvres littéraires comme *Le Calvaire* —, et l'image qu'il en a quand il écrit après coup, avec sa raison, avec sa tête, et non avec ses tripes. Alors, il fait souvent de la femme la porteuse de valeurs positives, parce que la femme incarne plutôt les forces de la nature ; la nature avec sa dualité. Certes, elle peut être ce qui détruit l'homme, mais il y a aussi la valeur positive de la nature, les forces vives, la pureté, etc. Ce sont ces forces-là que la culture de la société bourgeoise détruit et qui pourraient se retrouver dans la révolte. Donc, la femme est plus proche de la nature, plus primitive que l'homme qui a été acculturé et, donc, qui est devenu une larve. Il y a plus à attendre d'une femme que d'un homme grâce à cela, et ce qui, au premier abord, pourrait apparaître comme un retard, ou un handicap, aux yeux de Mirbeau, constitue plutôt une force.

5. Y a-t-il un détournement de fonctions dans la plupart des figures romanesques présentées dans les romans mirbelliens (un prêtre qui ne fait plus son métier ; un père qui ne sait pas faire le père) ? Que peut-on dire de la situation particulière, dans quelques romans mirbelliens, dans laquelle se trouve l'enfant qui n'a pas le droit d'être un enfant ?

P. M. : In italiano si dice "fare" il padre; "fare" il professore; "fare" l'avvocato. In francese si dice "je suis" professeur; "je suis" père, et il y a une différence très intéressante. En italien, on distingue "l'être" et "le paraître", on distingue la nature privée et la fonction sociale, ce qui est relèvé de la nature et ce qui relèvé de la société, de la culture. Donc, votre question est intéressante de ce point de vue-là. Aux yeux de Mirbeau, les enfants sont destinés à devenir des adultes intégrés et donc à accomplir une fonction sociale qui n'a rien à voir avec ce qu'ils étaient destinés à être naturellement. Alors, ils ont été détournés de leurs fonctions, on les a mis dans des situations professionnelles, sociales, etc., où il sont mal dans leur peau, où ils sont victimes de contraintes ou d'interdictions contre nature.

Par conséquent, la plupart d'entre eux sont confrontés à des contradictions très douloureuses. Et, quand ils en prennent conscience, ils ne sont pas forcément en rupture, mais la rupture est envisageable. L'abbé Jules, lui, il ne s'est pas défroqué, il n'a pas abandonné son état, parce qu'il n'a pas complètement rompu avec son Église. Et c'est ce qui rend le personnage encore plus choquant pour le lecteur, parce que des prêtres qui rompent, qui se défroquent il y en avait beaucoup. Lui, il a gardé son habit, sa fonction ; donc, aux yeux de l'Église il est encore en état de donner des sacrements et justement le roman se termine quand il apporte le dernier sacrement à une mourante et qu'il meurt peu après. Il ne peut pas "être" un bon prêtre, il "fait" le prêtre, il joue le rôle d'un prêtre. La plupart des fonctions sociales aux yeux de Mirbeau, c'est du théâtre ; et les gens

qui occupent des responsabilités dans la société confondent souvent l'être et le paraître, il jouent un rôle et les spectateurs sont dupés par ce rôle.

Le rôle du père (car il s'agit d'un rôle, comme on dit au théâtre) est un rôle difficile. Dans la société patriarcale, le père représente la loi, l'autorité. C'est lui qui va amener l'enfant à s'intégrer dans la société, donc à devenir, non plus un être humain pensant et sentant, mais une larve, un simple rouage dans une machinerie complexe. Le père est, donc, pris entre ses besoins, son affection éventuellement pour l'enfant, et les nécessités de sa fonction, de son rôle de père, qui le poussent à dénaturer son enfant. Et il est aussi très fréquent chez Mirbeau de voir des pères qui se croient être de bons parents, qui ont une bonne conscience, qui croient agir dans l'intérêt de leur enfant, qui croient l'aimer, et qui en réalité sont toujours prêts à le sacrifier.

L'enfant est dans une situation terrible, chez Mirbeau. Il est dans une phase d'expansion de son corps, de ses besoins physiques, affectifs, sexuels, intellectuels, et toute l'autorité paternelle, l'autorité des professeurs et celle des prêtres en feront un réprimé, un "comprimé", un refoulé. Le risque, c'est de créer une situation explosive, à moins qu'on ne réussisse à tuer en lui toutes ses capacités et aspirations naturelles. Quand la société y est parvenue, elle a produit une larve... Dans ces conditions, l'éducation et la croissance de l'enfant, de l'adolescence jusqu'à l'âge adulte, c'est un véritable parcours du combattant. Il y a constamment des obstacles et le plus souvent on ne peut pas les franchir. Ce qu'on appelle "l'éducation", c'est en réalité la mise à mort d'un être de nature qui aurait pu devenir un artiste, un créateur. La spontanéité de l'enfant n'existe plus parce qu'on a détruit cette capacité, on l'a empêché de la cultiver.

Entre les larves, d'un côté, et, de l'autre, les artistes, qui sont ceux qui ont le mieux rompu avec "l'éducastration", il y a ceux que Mirbeau appelle les "âmes naïves". Les âmes naïves, ce sont des individus qui ont conservé quelques petits souvenirs de l'enfance, quelques traces de l'enfant qu'ils ont été et qui sont à certains moments capables de sentir autre chose que le commun des mortels, de commencer à prendre conscience, et partant de se révolter. Ces âmes naïves représentent une minorité parmi les hommes, mais c'est à cette minorité qui s'adresse prioritairement le journaliste Mirbeau, le critique Mirbeau, le romancier Mirbeau, le dramaturge Mirbeau. Ce sont des gens qui ne sont pas complètement crétinisés ; pour peu que les circonstances s'y prêtent (pensons à l'affaire Dreyfus), ils pourront se mettre à penser par eux-mêmes, se poser des questions, retrouver des aspirations de l'enfant qu'ils ont été. Et alors, si ces individus-là se mettent à penser, à sentir par le même, on est en droit d'espérer qu'ils contribueront à changer la société tout entière....

Les enfants auraient été libres, s'ils étaient restés au sein de la nature, mais dès qu'ils sont mis dans une famille, dans une classe, confrontés au prêtres, etc., c'est fini, ils ne sont plus libres.

6. À partir du thème de la souffrance et de la rédemption, peut-on considérer l'écriture autobiographique comme une sorte de thérapie ou bien comme une autre forme de supplice ?

P. M. : Je pense que, dans les romans dits "autobiographiques", Mirbeau essaie de trouver une voie littéraire qui évite les écueils du Naturalisme aussi bien que ceux de la littérature aseptisée. Donc, il se situe dans le champ littéraire de façon à trouver sa place et en même temps, il se sert de la littérature comme d'une thérapie. Il devient créateur dans la mesure où il utilise sa plume pour exprimer de tas de choses qui sont en lui et qui ont été refoulées — le thème du refoulement apparaît beaucoup dans *L'Abbé Jules*. L'écriture, c'est une forme de défolement, elle a par le fait même une valeur thérapeutique. Mirbeau est l'auteur du *Jardin des supplices*. Or, le Jardin des supplices, c'est la condition humaine. L'homme est un condamné à mort qui attend l'exécution et qui est soumis en attendant à toutes sortes de supplices. C'est aussi l'Europe, les conquêtes coloniales, mais le Jardin des supplices c'est aussi la vie quotidienne. Alors, il se trouve que dans *Le Jardin des supplices* il y a une dialectique des délices et des supplices : ce sont les choses qui

sont potentiellement les plus agréables qui peuvent devenir les pires supplices — par exemple la musique, pensons au supplice de la cloche, ou la caresse, deviennent des supplices. Inversement, les supplices peuvent être une sorte de délice. À regarder les supplices, Clara éprouve des délices. On a l'impression que les supplices peuvent se transformer en délices et que les délices peuvent devenir des supplices, comme si les deux étaient interchangeable.

Alors, l'écriture chez Mirbeau, c'est un supplice, parce qu'il n'arrive jamais à trouver les formes littéraires ou les mots qui permettent d'exprimer tout ce qu'il porte en lui. Et ce supplice, il l'a exprimé dans un roman qui s'appelle *Dans le Ciel*, non pas à propos d'un écrivain, mais à propos d'un peintre inspiré de Van Gogh, le peintre Lucien. Toute création est un supplice parce que, pour accoucher de son talent, de son génie l'artiste, l'écrivain est obligé, non seulement de se confronter à la société, mais de se confronter aussi à ses propres limites. Il aspire vers le haut, il aspire à s'élever, et en même temps il est toujours attiré toujours vers le bas ; et les moyens dont il dispose, les moyens de son cerveau ou les moyens de sa main pour écrire ou pour peindre, ne sont jamais à la hauteur de son idéal. Donc, toute écriture, toute création artistique, devient un supplice. Pour Mirbeau, qui ne croit pas du tout à l'inspiration, on ne crée jamais dans l'enthousiasme, dans la ferveur, dans la facilité.

Il peut y avoir dans les romans dits "autobiographiques", un autre type de supplice, c'est de parler indirectement de soi à travers la création littéraire. Par exemple, dans *Le Calvaire* Mirbeau retranscrit très largement une expérience vécue, qui est toute récente, et cela n'est pas évident. Dans *Sébastien Roch*, il retranscrit une expérience qui est beaucoup plus ancienne, mais à proprement parler "indicible". Car il y a une expérience de viol, et ce viol est d'autant plus traumatisant que le violeur est tout à la fois un prêtre, donc un père spirituel, le substitut du père, et aussi, en tant que professeur, un père intellectuel, donc triplement un père. C'est donc un viol par inceste particulièrement grave, et Mirbeau a mis un quart de siècle avant de pouvoir l'exprimer au moyen des mots. Pour tout ce qui précède et toute ce qui suit, il a pu finir par l'exprimer, mais le récit du viol proprement dit, il l'a remplacé par une ligne de points parce qu'il n'y a pas de mots pour dire cela. Alors, est-ce que l'écriture est un supplice ? Mirbeau a certainement eu beaucoup de mal à l'écrire. Et il lui a fallu un quart de siècle pour se débarrasser de ses souvenirs.

La souffrance, chez Mirbeau, est souvent présentée souvent comme une façon de se racheter. Mirbeau a souffert, et il a su se racheter de ses mauvaises actions. De même, dans *Le Calvaire* le narrateur dit qu'il doit se racheter en écrivant et il veut que son exemple puisse servir de leçon à d'autres. Chez Mirbeau l'écriture-supplice peut être une façon de racheter son passé en mettant sa plume au service de nobles causes qui lui tiennent à cœur, au service de la justice sociale, au service de l'enfant, au service des artistes créateurs et des sans-voix.

7. Face à la superficialité du Naturalisme, aux yeux de Octave Mirbeau, de quelle façon l'excès, l'exagération facilitent-ils la descente dans les profondeurs de l'homme tant recherchées par lui ?

P. M. : La faillite des naturalistes, selon lui, vient de ce qu'ils restent à la surface des choses et qu'ils ne voient que le détail, « le bouton de guêtres », et non pas l'ensemble. Il leur adresse donc une double critique : voir le vernis superficiel et non pas la réalité profonde ; ignorer la vie de l'âme pour se contenter de la vie du corps. Par opposition, Mirbeau va mettre l'accent sur la vie de l'âme, d'une part ; et, d'autre part, il va essayer de toujours utiliser le détail comme point d'ancrage pour permettre l'accès à la vie d'ensemble. Ainsi les anecdotes, chez Mirbeau, sont-elles toujours significatives : elles ne sont jamais gratuites, ce n'est pas le détail pour le plaisir du détail, ce n'est pas pour faire vrai, ce n'est pas pour donner l'illusion de la réalité ; c'est que chaque détail qu'il évoque est signifiant, doit permettre au lecteur de comprendre certaines choses, de se faire une vision du personnage, de la société, de l'école, etc.

Par ailleurs, Mirbeau est contre le consensus mou, contre tout ce qui atténue l'épouvantable réalité, tout ce qui permet d'empêcher les gens de regarder Méduse en face. D'où le rôle joué par ce qu'on a appelé son "exagération" : elle nous oblige à découvrir des choses que nous aurions préféré ignorer. Quand on atténue l'horreur des choses, par le vocabulaire, par la place que l'on accorde à certaines choses, c'est qu'on veut passer sous silence le plus scandaleux. Les viols par les prêtres, les viols dans les familles, par exemple, on en parle beaucoup aujourd'hui, mais on n'en parlait pas du tout à l'époque de Mirbeau : c'était un sujet tabou. Et pourtant cette réalité existait, et elle était certainement bien pire qu'aujourd'hui, parce que l'Église catholique avait beaucoup plus d'influence il y a un siècle qu'aujourd'hui et pouvait étouffer plus facilement le scandale. Donc, ce problème à l'époque était beaucoup plus grave qu'aujourd'hui. Il a fallu que Mirbeau en parle pour qu'on commence à se poser des questions. Donc, si on fait silence, si l'on parle des choses d'une façon atténuée, si on ne parle pas de viol, cela veut dire qu'on empêche le lecteur d'en prendre conscience. Mirbeau veut donc obliger le lecteur à regarder la réalité en face, au risque de le choquer. L'humour noir, par exemple, consiste à présenter des choses horribles, mais avec une distance critique comme si c'était drôle, comme si c'était normal, comme si ça allait de soi, comme si ça ne posait pas de questions ; il crée un choc pédagogique, oblige le lecteur à réagir, à se poser des questions. Est-ce à dire pour autant que Mirbeau exagère ? Assurément pas.

Ainsi, pour ce qui est des viols par inceste, ou des viols d'adolescents par les prêtres, il est toujours largement en dessous de la réalité. De même, quand on pense à toutes les atrocités du XX^e siècle, aux guerres et aux génocides, on se rend compte que Mirbeau est largement en dessous. Mais on l'accuse d'exagérer : c'est plus commode....

8. Peut-on parler, d'après vous, d'un mal de fin de siècle qui ronge les personnages mirbelliens jusqu'à les rendre impuissants ?

P. M. : Il faudrait commencer par rappeler l'influence de Baudelaire, qui était très forte sur Mirbeau. La condition de l'homme, d'après Mirbeau et Baudelaire, c'est d'être déchiré entre deux « postulations » contradictoires, d'être capable d'aspirations vers le haut, vers l'idéal, vers l'Azur, mais en même temps d'être tiré vers le bas par ses besoins biologiques, par ses besoins sexuels, par les contraintes de la société, par tout ce qui oblige à refouler. Donc ce mal-être existentiel est en même temps un mal-être social qui résulte de ce conflit entre le spleen et l'idéal.

Ça, c'est la première explication du mal fin-de-siècle. La deuxième explication vient de ce que, dans la société bourgeoise, patriarcale, capitaliste, l'individu n'est jamais traité comme un être humain à part entière, avec des droits à la beauté, à l'épanouissement, au bonheur, mais comme un simple rouage d'une énorme machinerie qui ne fait que l'exploiter et l'opprimer. Il ne peut donc qu'être mal dans sa peau. Alors, s'il n'est pas encore devenu une larve, s'il a gardé de l'enfant de jadis le goût d'autre chose, l'envie d'autre chose, mais s'il n'est pas un révolté pour autant, il n'arrive pas et il ne peut pas arriver à débloquer cette situation. Cet emprisonnement des personnages dans la société, dans le rôle social qu'on leur impose, amène le lecteur à vouloir que les choses changent.

Mirbeau est très pessimiste, il présente toujours les choses comme si c'étaient les pires possibles. Quand on lit Mirbeau, effectivement, on a l'impression que les hommes et la société, c'est ce qu'il y a de pire et, donc, qu'il n'y a pas d'issue. Mais il reste optimiste, malgré tout, car il pense que la volonté humaine, la conscience et la raison peuvent faire quelque chose, à défaut d'améliorer la condition humaine. Donc, s'il lui arrive de regarder en arrière, il lui arrive aussi de regarder en avant, de se projeter vers l'avenir. Quand il regarde en arrière, c'est aussi pour essayer de retrouver une période dans l'histoire de l'humanité, dans l'histoire de chaque individu, pendant laquelle l'homme était autre chose que ce qu'il est devenu. La grande histoire de l'humanité ne

serait-elle pas l'époque mythique des peuples primitifs, qui auraient préservé leurs qualités naturelles ? Il y a un côté naturiste chez Mirbeau, qui le rapproche de Montaigne ou de Rousseau, mais cela relève plutôt de la pédagogie, car il n'y croit évidemment pas.

C'est pour laisser l'espoir que dans l'avenir, peut-être, un jour, on arrivera à retrouver ces capacités, cette force, cette énergie, cette pureté initiale que l'homme a perdues. Il se projette donc vers l'avenir, comme si l'action politique permettait de changer les choses, les structures sociales, économiques, culturelles, permettait de changer l'homme... Cependant, il n'y croit pas, parce qu'il sait pertinemment que c'est une utopie. Mais il n'a pas besoin d'y croire pour agir. Pour Mirbeau comme pour Jaurès, il faut allier le pessimisme de la raison et l'optimisme de la volonté. Le pessimisme de la raison, c'est la lucidité, qui consiste à regarder les choses en face, telles qu'elles sont, en refusant de se les cacher, en refusant d'idéaliser, d'atténuer. Et l'optimisme de la volonté, c'est ce qui pousse à l'action, comme si le succès était envisageable. Chez ses personnages, il y a un décalage entre ce qu'ils voudraient faire et ce qu'ils sont capables de faire. Ce décalage est plus ou moins important, cela dépend des gens.

9. Quelle est la place de la laideur dans l'univers esthétique d'Octave Mirbeau ? Y a-t-il un lien précis avoué entre l'intelligence, l'esprit et l'absence de beauté ?

P. M. : Il y a plusieurs types de laideur. Chez Mirbeau, la laideur c'est tout ce qui est faux, tout ce qui n'est pas sincère, tout ce qui est fabriqué en vue du public. Par exemple, l'amour en plâtre du *Calvaire* est laid, car c'est quelque chose dont la seule utilité est de répondre à l'attente d'hommes qui n'ont plus de goût, qui ont été larvisés, crétinisés.

Il y a un autre type de laideur, qui est la laideur physique d'hommes et de femmes. Cependant, cette laideur physique est parfois compensée par une âme, un esprit qui permet de la surpasser. Et puis il existe des laideurs absolues, où l'horreur du corps est complétée par l'horreur de l'âme. Il y a un personnage dans *Dingo* qui est tellement laid que le petit chien de Mirbeau en meurt ; il n'a pas su supporter tant de laideur ; la laideur est mortifère.

Dans le cas de l'abbé Jules, la laideur de ses traits, qui ne correspondent pas du tout aux canons, est frappante ; mais il y a en lui une richesse intellectuelle, un mouvement perpétuel de son esprit, qui font que le personnage de l'abbé Jules peut être malgré tout, sinon séduisant, du moins fascinant.

Il y a un autre aspect de la laideur : elle peut être aussi une forme de beauté. Tout à l'heure on a parlé des délices qui peuvent se transmuier en supplices et des supplices qui peuvent devenir des délices. Eh bien, des objets que l'on qualifie de "jolis" sont en réalité très laids aux yeux de Mirbeau ; et inversement des personnages, des paysages ou des œuvres que les autres trouvent laids, lui paraissent beaux. Les conceptions de la laideur et de la beauté sont évidemment relatives, subjectives ; elles sont relatives à la culture, aux exigences de l'individu. Par exemple, chez Jules, il y a une richesse intellectuelle qui bouillonne en permanence et qui ne débouche sur rien. Mais ce bouillonnement, et la révolte qu'en résulte, ça attire. En l'occurrence, la laideur physique est contrebalancée par une fascination intellectuelle qu'elle peut exercer sur le lecteur.

10. Quelle est la fonction du narrateur enfant et du narrateur adulte dans les trois romans pseudo-autobiographiques d'Octave Mirbeau ?

P. M. : La situation n'est pas du tout la même dans les trois romans. Dans *Le Calvaire*, vous avez un narrateur adulte qui écrit longtemps après les faits qu'il rapporte et qui est aussi le "héros" du

récit. C'est un récit autobiographique disons classique. Dans *L'Abbé Jules* au contraire, le narrateur n'est pas le personnage principal, il n'est qu'un observateur qui raconte des choses qu'il a vues, mais qu'il interprète différemment vingt ans plus tard ; mais il raconte aussi des choses dont il n'a pas pu être le témoin et que personne n'a pu lui raconter. Dans ce cas-là, le narrateur est un faux narrateur ; les choses se passent comme si on avait à faire à un romancier omniscient. Dans *Sébastien Roch* il n'y a apparemment pas de narrateur. Mais, en réalité, il y en a un qui n'apparaît pas officiellement. Il y a un récit à la troisième personne ; le personnage est toujours vu de l'extérieur, comme l'abbé Jules, sauf quand nous sont livrés des extraits du journal de Sébastien. Alors apparaît un "je", qui est le personnage principal, non pas dans un récit *stricto sensu*, mais par ses réflexions. Les trois dispositifs narratifs sont donc différents.

Alors, quel est l'intérêt que le narrateur soit jeune dans *L'Abbé Jules*, par exemple ? La jeunesse, c'est l'âge où le futur adulte est en train de se former – ou, plutôt, de se déformer – et il est intéressant de voir ce que le jeune adolescent est encore à même de sentir, de comprendre, pour deviner ce qu'il peut devenir plus tard. Dans *Sébastien Roch*, l'essentiel du roman est consacré à l'adolescence du héros, et il n'y a pas de narrateur, mais il est le personnage principal et tout est perçu quand même à travers son regard. Ce qui est intéressant, c'est la façon dont petit à petit il est déformé par l'environnement, par le collège, par l'endoctrinement religieux. Il y a un deuxième intérêt, dans *L'Abbé Jules*, par rapport à ce narrateur enfant, c'est que les choses ne sont vues qu'à travers le regard d'un enfant. Or un enfant ne comprend pas des tas de choses, un enfant n'est pas encore suffisamment mûr, ni formé pour comprendre le monde des adultes. Il décrit donc les choses de l'extérieur, comme si c'était une caméra, et c'est au lecteur d'interpréter : sa participation est indispensable. Ce qui est intéressant dans ce procédé, c'est que, comme le narrateur n'a pas les moyens d'expliquer, les choses apparaissent difficiles à comprendre, absurdes au lecteur, et cela crée un sentiment que Camus appellera "le sentiment de l'absurde" et que Mirbeau essaie toujours de créer dans ses romans.

Il s'oppose en cela au roman à la façon de Balzac et de Zola. Balzac et Zola écrivent des romans à prétentions scientifiques, qui visent à donner des explications de façon à rendre tout intelligible. Mirbeau, lui, fait l'inverse : il s'arrange pour que les choses apparaissent comme complètement incompréhensibles, donc absurdes, et partant révoltantes, pour que cela crée un choc pédagogique. Quand l'enfant ne comprend pas bien les événements qu'il a enregistrés dans sa mémoire et qu'il rapporte, le lecteur est obligé de s'arrêter, de faire un effort, de chercher des explications et de se poser des questions. Ce questionnement présente un intérêt pédagogique. Dans les romans de Balzac ou de Zola, au contraire, tout donne l'impression d'être logique, d'aller vers une certaine direction. Aux yeux de Mirbeau, cela donne du monde une vision erronée, car pour lui les choses n'ont pas de finalité, elles ne vont nulle part, si ce n'est à la mort, et la mort, ce n'est pas une fin, c'est un recommencement. Pour Mirbeau, les choses n'ont pas de sens, et si elles n'ont pas de sens, il ne faudrait pas que le roman donne l'impression qu'elles en ont un, qu'elles vont quelque part. C'est pourquoi le choix du narrateur, la façon de raconter, tout doit contribuer à empêcher le lecteur de donner un sens clair, évident : il faut qu'il cherche à comprendre, mais sans trouver de réponse.